

H-France Forum

Volume 8, Issue 4 (Fall 2013), No. 6

Dominique Godineau, *S'abréger les jours. Le suicide en France au XVIII^e siècle*. Paris: Armand Colin, 2012. 336 pp. Notes, tables, and bibliography. 24.00€ (pb). ISBN 978-2-200-24969-4.

Réponse de Dominique Godineau, Université Rennes 2/CERHIO

C'est un honneur pour moi de voir mon livre sur le suicide faire l'objet d'une discussion sur le forum d'H-France, et j'en remercie vivement les éditeurs, et tout particulièrement David Garrioch qui a proposé d'y faire figurer ce livre. Disposer ainsi, sur les mêmes pages, des avis de plusieurs chercheurs est d'une grande richesse, dont j'ai souvent bénéficié comme lectrice. Aujourd'hui dans la position d'auteure, j'en mesure encore mieux tout l'intérêt et me dois d'exprimer ma gratitude envers les cinq contributeurs, pour le temps qu'ils ont consacré à ce livre, pour leurs lectures attentives et minutieuses, pour leur indulgence qui n'exclue pas les remarques critiques et pertinentes, qui font d'ailleurs parfois écho à des questions que je me suis moi-même posées au cours de ma recherche. Parfois différentes des miennes, les réponses qu'ils proposent sont d'autant plus précieuses. Tous bien connus pour leurs études sur le 18^e siècle, ils présentent cependant une diversité (des thématiques de recherche, des historiographies « nationales », ou encore de génération), qui souligne bien comment un même livre peut provoquer des lectures à la fois proches et différentes. C'est là un des grands intérêts du forum H-France. Un autre est la réponse de l'auteur, mais avant d'engager le débat, il me semble pertinent de retracer quels sont la genèse et le but de ce travail sur le suicide, *a priori* assez éloigné de mes précédentes recherches.

Pourtant, comme le remarque judicieusement Clare Crowston, ce livre n'est pas sans lien avec celles-ci, et notamment avec *Citoyennes tricoteuses*.^[1] Tout d'abord, parce que l'idée de consacrer une étude au suicide est née alors même que, dans les années 1980, je menais mes recherches sur les femmes révolutionnaires, et l'on pourrait même dire, qu'elle est née de ces recherches. En effet, pour trouver des traces de l'engagement quotidien des Parisiennes, j'avais dépouillé les archives des commissaires de police révolutionnaires, conservées aux Archives de la Préfecture de Police. Et là, au milieu des centaines de procès-verbaux ou plaintes pour vol, incendie, coups et blessures, etc., j'avais découvert plusieurs cas de suicides, qui m'avaient intéressée tout autant par la variété des motifs auxquels ils étaient attribués que par la richesse des témoignages sur les relations familiales et sociales. Les lettres d'adieu parfois jointes au procès-verbal ou la place grandissante prise par le thème du suicide dans les rapports des observateurs de police en 1795 avaient également attiré mon attention. L'ensemble de ces documents n'était pas sans évoquer le « sentiment d'inquiétude »^[2] relevé par des historiens du 18^e siècle parmi les élites sociales et culturelles, mais qui s'exprimait ici dans des milieux plus populaires. Je l'avais donc signalé dans *Citoyennes...*, à propos de la fin du mouvement sans-culotte ou des conditions d'existence des femmes du peuple, avec le projet d'y revenir ultérieurement car il y avait là, me semblait-il, un vrai sujet d'histoire. Sans jamais complètement fermer ce dossier, j'ai dû attendre plusieurs années avant d'avoir la possibilité de le reprendre. Entre temps, la question avait été abordée dans des travaux ponctuels ou qui privilégiaient les sources littéraires : aussi, malgré tout ce qu'apportaient ces études (la plupart citées par David Troyansky dans sa contribution), il n'existait pas d'ouvrage qui aurait examiné le phénomène de façon relativement ample, en prenant en compte ses différentes facettes et en le suivant sur l'ensemble du 18^e siècle.

L'origine de cette étude se trouve donc dans les archives et, les cinq contributeurs l'ont noté, elle est fondée en grande partie sur celles-ci. Les archives manuscrites n'ont évidemment rien d'un document « brut », elles sont construites à des fins différentes selon celui qui les produit (commissaire de police, juge, chroniqueur, etc.) et l'on doit dire et redire qu'il y aurait danger à les utiliser sans précaution, sans « reconstituer l'intentionnalité qui a présidé à la production des sources »,^[3] et avec l'illusion qu'elles nous diraient « le réel ». Cependant, malgré (ou avec) toutes leurs limites, les sources policières et judiciaires restent un biais pour atteindre ceux qui n'ont pas, ou peu, laissé

d'écrits imprimés—que ce soient des faubouriennes révolutionnaires ou des suicidés « ordinaires ». Mais il s'agit là d'une méthode parmi d'autres, et, pour éviter tout malentendu, je voudrais dire ici que ce livre ne constitue aucunement « a tactfully implicit reproach to the decline of such extensive archival research among American historians of France » comme le suggère Clare Crowston. Tout d'abord, même si, non à fin d'exhaustivité mais pour donner une large assise à mon enquête, j'ai recherché de nombreux cas de suicide, ce livre ne prétend pas s'inscrire dans la lignée de l'histoire sérielle, telle qu'elle a été illustrée par Michel Vovelle ou (de façon d'ailleurs différente) par Daniel Roche. Et, bien qu'il contienne des données chiffrées, il n'est pas, comme le soulignent notamment Alan Forrest ou Déborah Cohen, une étude statistique (les chiffres fournis le sont d'ailleurs aussi pour montrer les pièges d'une telle approche statistique). Plus largement, je ne distinguerais pas aussi nettement que Clare Crowston une école française, qui serait fondée sur une large recherche archivistique, d'une historiographie américaine qui l'aurait délaissée. De nombreux ouvrages américains (ou en langue anglaise) sur le 18^e siècle et la Révolution française s'appuient sur d'importants dépouillements d'archives inédites, et, à l'inverse, de remarquables historiens français ont construit leur œuvre sans accorder une place prépondérante aux sources manuscrites (pensons par exemple, pour l'époque moderne, à Roger Chartier). Loin de moi donc l'idée de voir dans une « extensive archival research » LA méthode historique. Ajoutons que s'immerger dans les archives relève aussi d'un plaisir personnel, plaisir qui, avouons-le, peut aussi faire partie des motivations de l'historien, même s'il ne suffit évidemment pas à « faire de l'histoire ».

En ce sens, la continuité avec mes précédents travaux n'est pas seulement archivistique, elle réside avant tout dans la démarche intellectuelle, dans « the thematic, methodological and epistemological concerns » (Clare Crowston). En effet, la thématique du suicide cristallisait et permettait de développer, dans un autre espace, les réflexions, entamées à propos des femmes en révolution, sur les relations complexes entre discours, représentations et pratiques, entre peuple et élites, entre aspirations individuelles et normes sociales. Événement à première vue marginal, le suicide pouvait, comme le rappelle Déborah Cohen, constituer un « indice » (Ginzburg) permettant de suivre l'évolution des sensibilités sur plus d'un siècle, en « enjambant » la coupure de 1789. Il nécessitait de s'interroger sur des thèmes débattus dans l'historiographie. Le rapport entre le singulier et le collectif, dans un siècle qui voyait s'affirmer la notion d'individu,^[4] était ainsi au cœur du sujet. Se posaient aussi les questions de la possible influence de « modèles » littéraires, de l'éventuel décalage entre le traitement philosophico-littéraire du suicide et les cas conservés dans les archives, ou des échanges et circulations, qui ne sont pas à sens unique, entre la sensibilité lettrée et la sensibilité populaire.

Car, ainsi que le soulignent plusieurs contributeurs, un des enjeux essentiels était de ne pas se limiter aux figures célèbres et aux cas connus, mais de faire « émerger du passé les voix » (David Troyansky) de ceux difficilement atteignables en histoire et par conséquent souvent laissés dans l'ombre, d'essayer de saisir leurs aspirations et leurs inquiétudes et, finalement, de contribuer à « une histoire des catégories populaires faite, autant que faire se peut, de leur propre point de vue et non de celui des élites qui les observent » (Déborah Cohen). Ainsi, de même qu'il m'avait semblé important de montrer que les femmes du peuple n'étaient pas seulement mues par des besoins physiques et alimentaires, de même me paraissait-il nécessaire, à travers l'exemple du suicide, de souligner que les souffrances populaires ne sont pas seulement d'ordre matériel, que « l'inquiétude » existentielle, « l'ennui de vivre » ne sont pas privilèges d'élites comme l'affirmaient sans détour les penseurs du 18^e siècle – et comme cela peut revenir insidieusement dans l'historiographie, lorsqu'elle s'intéresse aux idées et sensibilités par le seul prisme de ceux qui avaient la possibilité de les laisser par écrit. Et comme j'avais tenté de le faire au sujet des femmes révolutionnaires,^[5] c'est pour déconstruire le regard porté par les élites culturelles du 18^e siècle (et parfois du 21^e siècle) sur les comportements et sensibilités des populations non « éclairées » que j'ai souligné que les qualificatifs de « philosophique » et « héroïque » étaient réservés aux suicides des individus instruits ou des députés révolutionnaires, mais jamais utilisés pour désigner ceux de paysans illettrés ou d'obscurs sans-culottes. Relever que, d'après les archives, la compassion envers les suicidaires se décèle dans les couches populaires avant qu'elle n'apparaisse dans les écrits des Lumières appartient à la même démarche : se défaire de l'idée que les comportements nouveaux cheminaient, toujours et seulement, des « élites » vers le « peuple ». Je l'ai indiqué plus haut : les circulations culturelles entre groupes sociaux ne sont pas à sens unique. Aussi, même si la vigilance qui doit être celle de

l'historien face aux idées reçues a pu se relâcher, [6] je regrette que l'on puisse voir dans ce livre le récit d'une diffusion des changements culturels du haut vers le bas de l'échelle sociale (Clare Crowston).

Cela dit, il est vrai que, une fois la documentation rassemblée, s'est posé le problème du traitement du sujet. Affirmer que le suicide est un phénomène qui dit des choses sur la société du 18^e siècle et qu'il peut donc intéresser l'historien est une chose ; le construire en objet d'histoire en est une autre, bien plus délicate. Ou, comme l'écrit Vincent Denis : « toute la difficulté est de faire quelque chose de ces archives qui sont néanmoins là ». La difficulté est d'autant plus grande que « ces archives » induisent une pluralité de niveaux d'interprétations. À celle liée à la nature même des différentes sources, s'ajoute celle relevant de la qualité et de la position des divers acteurs (juges, policiers, chroniqueurs, suicidés, parents, voisins) dans le dispositif de l'archive. Il était donc nécessaire d'être attentif, dans la même analyse, à toutes les strates du phénomène : le type de source, l'acte lui-même, ce qui en était dit, les degrés de jugements mis en œuvre, le poids des images mentales et celui des circonstances, etc. Il était alors possible de jouer sur des échelles variées, du quantitatif au « cas limite », de la catégorisation sociale à la parole singulière. Si la mort volontaire ne peut être approchée qu'au travers d'une série de prismes, je ne souhaitais cependant pas limiter l'étude aux représentations. Certes, celles-ci intervenaient dans la constitution du suicide en « fait divers », mais, ainsi que le rappelle Alan Forrest, il demeurerait, et cela est essentiel, un acte bien réel, accompli par des individus meurtris, et aux conséquences douloureuses et tragiques. Savoir que, sur ce sujet encore plus que sur bien d'autres, il serait naïf de penser atteindre « la réalité », la « vérité » (que ce soit celle du suicidé ou celle du nombre de suicides) ne devait pas annihiler tout effort de recherche en ce sens, et faire disparaître les acteurs et leurs gestes derrière le regard porté sur eux. Il en va, me semble-t-il, de la responsabilité de l'historien, non seulement envers ses lecteurs contemporains, mais encore plus peut-être envers les individus du passé. Cet objectif commandait enfin d'éviter tout voyeurisme et de ne pas s'attarder sur les exemples les plus spectaculaires, sur les aspects les plus sanguinolents et morbides.

Aux différentes grilles d'interprétation des sources ont alors répondu des analyses croisées du phénomène, indispensables pour lui conférer une épaisseur historique et rendre compte de toutes ses composantes. Je ne vais pas revenir ici sur les angles d'approche et le contenu de la recherche, clairement résumés dans les cinq contributions, qui proposent par ailleurs d'autres pistes d'analyse.

Vincent Denis assure ainsi que d'autres voies pouvaient être explorées, Deborah Cohen que des questions demeurent en suspens et Clare Crowston fait état de son « léger désappointement » devant des résultats qui souvent ne confirmeraient que ceux d'autres études. Je comprends ce désappointement, car, à dire vrai, il a pu parfois également m'effleurer. Il m'est en effet arrivé de me demander si le pari qui était le mien, explorer la société du 18^e siècle et ses évolutions à partir d'un phénomène tenu pour négligeable (voire a-historique), se tenait. Cette démarche a-t-elle permis de faire surgir des constructions inédites, de révéler des comportements peu visibles, de revenir sur des idées reçues, et d'ouvrir des perspectives ? Les comptes-rendus ci-dessus apportent des réponses légèrement divergentes à ces questions, et je laisserai le lecteur se faire son propre avis, tout en précisant que ce livre n'a jamais eu l'ambition de bouleverser de fond en comble notre connaissance du 18^e siècle.

De même, si, devant le foisonnement de la documentation et la complexité du phénomène, j'ai opté, à l'instar des autres études historiques sur le suicide, pour une approche essentiellement classificatoire (dans les chapitres deux et trois), utile pour présenter le phénomène suicidaire au 18^e siècle, cela n'est pas allé sans doutes (notamment pour le chapitre deux). Aussi ai-je tenté de ne pas rester enfermée dans ce cadre, et d'emprunter parallèlement d'autres chemins d'analyse, ou de privilégier une approche plus « frontale » dans d'autres chapitres. Mais je reconnais bien volontiers que l'analyse anthropologique, ébauchée par endroits, aurait sûrement gagné à être plus poussée (Vincent Denis), tout comme le dialogue avec les historiens des sensibilités (Deborah Cohen).

Quant aux grilles interprétatives suggérées par Vincent Denis (anxiété de la « fin des Lumières », transformations du monde du travail, précarité accrue, et j'ajouterais mobilité géographique et sociale ou évolution du sentiment familial), elles appartenaient aux hypothèses initiales de travail : si

l'accent a ensuite été surtout mis sur les valeurs de bonheur et liberté, c'est que ce sont ces dernières qui ressortaient des différentes sources – il est vrai surtout dans les années 1780-90. Mais là encore, il est possible que les limites de la documentation m'aient amenée à, non pas ignorer, mais perdre de vue et minorer ces questionnements d'origine.

Les interrogations fondamentales, que soulève Clare Crowston, sur l'indétermination et l'ambiguïté qui entourent l'acte suicidaire et sur la construction des sources étaient également présentes au commencement de, et pendant toute, la recherche. Pour illustrer le fait que « le suicide n'est pas un fait social objectif » (p. 11), j'ai insisté, tout au long du livre, sur les écarts qui existent entre les différents types de documents : écarts entre les données quantitatives (et une des fonctions des annexes chiffrées est de mesurer les divergences des résultats obtenus à partir des différentes sources) ; écarts entre les récits du même cas. Le livre met ainsi l'accent sur « les décalages entre l'image du suicide que construisent romanciers ou chroniqueurs dans leurs écrits et celle qui ressort des enquêtes policières » (p. 120), que ce soit à propos des chagrins d'amour (assez rares dans les archives mais sur-représentés et fictionnalisés dans les textes « littéraires », p. 133-135), de la misère populaire (p. 124), ou même de la localisation des cas (p. 226). La correspondance entre sources policières et sources imprimées est donc loin d'être évidente—d'autant que les cas constatés par la police ne sont pas « inevitably the most public and obvious of "suicides" ». Ces remarques auraient peut-être pu être plus développées mais, comme je l'ai indiqué plus haut, je ne souhaitais pas faire une histoire du suicide qui soit seulement celle des représentations.

Une dernière chose : David Troyansky s'étonne du saut fait, dans la conclusion, entre le 18^e et le 21^e siècle. Un lecteur français en sera peut-être moins surpris. Car, depuis la « vague de suicides » qui en 2008-2009 a touché l'entreprise France-Télécom, l'acte suicidaire n'a plus quitté la scène publique française : dans les multiples débats ou articles de presse qui lui sont régulièrement consacrés, il apparaît dans certains cas comme un des symboles de la crise sociale et des dysfonctionnements dans le monde du travail. Et, dans un contexte de pauvreté et de tension politique, en Tunisie fin 2011 (ou plus récemment en Bulgarie au printemps 2013) l'opinion a fait de suicides publics les emblèmes d'une souffrance collective, voire des gestes de protestation contre le gouvernement, les transformant ainsi en événements politiques. Or, toutes choses égales par ailleurs, j'avais analysé des situations similaires à propos du suicide pendant la Révolution, et cela avant même que ces événements contemporains ne se produisent. Cela donnait une résonance singulière à une étude historique entreprise en pensant qu'elle n'avait pas (ou très peu) d'écho avec notre monde actuel, du moins dans sa dimension politique. S'il est fréquent qu'un historien ancre sa recherche dans des interrogations d'actualité, il est moins courant qu'il soit en quelque sorte rattrapé par l'actualité. Et cela est assez troublant. J'ai donc souhaité le mentionner dans les dernières pages du livre, non pour comparer la Tunisie de 2011 au Paris de 1795 et en tirer des conclusions générales, mais pour rappeler que les ponts entre le présent et le passé sont là, même aux endroits les plus improbables, et que l'historien, qu'il le veuille ou non, écrit toujours depuis son présent.

NOTES

[1] Dominique Godineau, *Citoyennes tricoteuses. Les femmes du peuple à Paris pendant la Révolution française* (Paris: Alinéa, 1988, rééd. 2003); trad. américaine *The Women of Paris and their French Revolution* (Berkeley: University of California Press, 1998).

[2] Michel Vovelle, *Idéologies et Mentalités* (Paris: Maspero, 1982), p. 285 (rééd. Gallimard, 1992).

[3] Simona Cerutti, « À rebrousse-poil : dialogue sur la méthode », *Critique* 6 (2011): 564-575.

[4] Vincent Denis, *Une histoire de l'identité. France, 1715-1815* (Seysssel: Champ Vallon, 2008).

[5] Dominique Godineau, « Citoyennes, boutefeux et furies de guillotine », dans Cécile Dauphin et Arlette Farge, dir., *De la violence et des femmes* (Paris: Albin Michel, 1997), p. 33-49.

[6] Voir par exemple la remarque de Déborah Cohen sur la curiosité populaire ; précisons que, étant donné les délais d'édition, je n'avais pas, lors de l'écriture du livre, encore lu l'ouvrage de cette

historienne sur cette question : Déborah Cohen, *La Nature du peuple. Les formes de l'imaginaire social (XVIIIe-XXIe siècles)* (Seyssel: Champ Vallon, 2010).

Dominique Godineau
Université Rennes 2 / CERHIO
domgodineau@wanadoo.fr

Copyright © 2013 by H-France, all rights reserved. H-France permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. H-France reserves the right to withdraw the license for redistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of *H-France Forum* nor republication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France.

H-France Forum
Volume 8, Issue 4 (Fall 2013), No. 6